Les sociétés en guerre : des civils acteurs et victimes : cours d’histoire première à télécharger en PDF

Cours d’histoire – Première

Ce cours d’histoire de première sur « Les sociétés en guerre : des civils acteurs et victimes » fait partie du thème « La Première Guerre mondiale : le suicide de l'Europe et la fin des empires ». Tu y trouves d’abord la leçon complète, avec ses documents, ses cartes et ses définitions, puis l’essentiel à retenir. Ensuite, entraîne-toi avec les exercices du chapitre, teste-toi avec le QCM et prépare l’évaluation avec le contrôle.

Problématique : Comment les sociétés belligérantes sont-elles mobilisées dans une guerre totale, et en quoi les civils sont-ils à la fois des acteurs et des victimes de la guerre ?

Entre 1914 et 1918, la guerre n'est plus seulement l'affaire des soldats. Les usines fabriquent des obus, les femmes labourent les champs et les enfants collectent des métaux. Les journaux répètent les mêmes slogans, et les familles souscrivent des emprunts. Mais les civils sont aussi des victimes. Ils souffrent sous l'occupation, sous les bombes et sur les routes de l'exil. Dans l'Empire ottoman, des convois de déportation conduisent des centaines de milliers d'Arméniens à la mort. Ce chapitre étudie comment les sociétés sont entrées dans une guerre totale. Il montre aussi quelles formes a prises la violence contre les civils.

Problématique : comment une guerre totale mobilise-t-elle les sociétés belligérantes, et en quoi les civils sont-ils à la fois des acteurs et des victimes de la guerre ?

1. La mobilisation de l'arrière : une guerre totale

Mobiliser l'économie

Le conflit, qui devait être court, dure plus de quatre ans et épuise les stocks d'armes et de munitions. À partir de 1915, les États organisent l'économie de guerre. En France, Albert Thomas coordonne la production avec les industriels. Il est sous-secrétaire d'État à l'Artillerie et aux Munitions (1915), puis ministre de l'Armement (1916). Les usines se convertissent aux obus, aux canons, aux camions et aux avions.

L'État contrôle les prix, rationne certaines denrées et s'endette massivement. L'impôt sur le revenu, voté en juillet 1914, entre peu à peu en vigueur. De plus, un impôt sur les bénéfices de guerre apparaît en 1916. Les industriels, notamment ceux de l'armement et de la métallurgie, réalisent de gros profits, que critiquent les soldats et les syndicalistes.

> **Définition : guerre totale**
>
> Guerre dans laquelle un État mobilise toutes les ressources de la société (hommes, économie, finances, information, culture). La distinction entre soldats et civils s'estompe : l'arrière devient une cible et un acteur.

Financer la guerre : les emprunts

La guerre coûte des sommes immenses que l'impôt ne peut couvrir. L'État fait donc appel à l'épargne. Il lance quatre « emprunts de la Défense nationale » en novembre 1915, octobre 1916, octobre 1917 et octobre 1918. On appelle le dernier « emprunt de la Libération ». Ils offrent un taux de 5 % et s'appuient sur une immense campagne d'affiches, de tracts et de discours à l'école. Souscrire devient un geste patriotique.

Document 1 – Une affiche pour l'emprunt (1916)

Abel Faivre, « On les aura ! 2e emprunt de la Défense nationale, souscrivez », affiche lithographiée, imprimerie Devambez, Paris, 1916.

Abel Faivre, affiche du 2e emprunt de la Défense nationale, 1916 (Wikimedia Commons).

Cette affiche montre un soldat, casqué et fusil à la main, qui s'élance. Il lance le bras en arrière comme pour appeler ses camarades derrière lui. Le slogan, manuscrit, « On les aura ! », reprend la formule de Pétain à Verdun. En bas, le texte imprimé dit seulement « 2e emprunt de la Défense nationale, souscrivez ». Le message est simple : le civil qui souscrit rejoint le soldat dans un même effort. Son contenu est celui de la propagande, car l'affiche ne montre aucune souffrance ni aucun deuil.

Mobiliser les esprits : propagande et censure

La guerre est aussi une guerre des mots et des images. Dès août 1914, l'état de siège donne à l'armée le contrôle de l'information. Une censure militaire examine la presse, les lettres et les films. Elle « caviarde » les passages jugés dangereux, ce qui lui vaut le surnom d'« Anastasie » (aux grands ciseaux). Les autorités suspendent plusieurs journaux.

Le journal de Clemenceau, *L'Homme libre*, devient en septembre 1914 *L'Homme enchaîné* pour protester. Par ailleurs, un hebdomadaire satirique, *Le Canard enchaîné*, naît en 1915. La presse répète que « l'ennemi est barbare » et que la victoire est proche. Les soldats nomment cela le « bourrage de crâne ». Les enfants apprennent à haïr « les Boches » à l'école, et les affiches et les cartes postales montrent des soldats souriants.

Document 2 – Un témoin parisien sur la censure et l'opinion (novembre 1915)

> Oh ! Non, la fin n'est pas prochaine. Autour de moi, les gens considèrent la paix — et c'est une stupeur pour moi — comme une calamité, le plus grand des maux. (Il est vrai que ceux qui pensent autrement sont ligottés, bâillonnés. S'ils écrivent, la censure les échoppe. S'ils parlent, l'opinion les soupçonne. Ils ont touché de l'or allemand). Et les mêmes formules triomphent toujours : « La paix, c'est la guerre dans trois ans. »

*ligottés : attachés ; *échoppe : coupe, mutile (néologisme, d'« échopper »).

Michel Corday, Le Journal de la Huronne, tome I, entrée du 23 novembre 1915, Flammarion, 1922 (Wikisource).

L'auteur, Michel Corday, haut fonctionnaire et écrivain, tient son journal depuis la fin de 1914. Il souligne que l'opinion exige la poursuite de la guerre. La censure et la suspicion (« l'or allemand ») réduisent au silence les partisans d'une paix négociée. Ce texte, rédigé en novembre 1915, montre aussi les limites de l'union sacrée. Un pacifisme minoritaire existe, mais la presse unanime le combat.

> **Définition : censure**
>
> Contrôle que l'autorité (armée, État) exerce sur l'information, les lettres, les livres et les spectacles. Il vise à empêcher la diffusion de nouvelles ou d'opinions jugées dangereuses. En France, elle s'appuie en 1914 sur l'état de siège.

2. Des civils acteurs : les femmes, les enfants, les colonies

Les femmes dans la guerre

Avec le départ de millions d'hommes, les femmes assurent des tâches que la société leur réservait peu. Dans les campagnes, elles dirigent seules les exploitations : labours, moissons, élevage. Les villes les emploient dans les administrations, les banques, les tramways et les transports. Les « munitionnettes » fabriquent des obus dans les usines d'armement, dans des conditions éprouvantes : horaires longs, produits toxiques, salaires inférieurs à ceux des hommes. D'autres soignent les blessés comme infirmières, souvent bénévoles de la Croix-Rouge. Les « marraines de guerre » écrivent aux soldats isolés, ce qui entretient le moral.

Ouvrières d'une usine de munitions française recevant la visite de personnes en uniforme, photographie officielle, 1914-1918, Imperial War Museum, Londres (Q 19174).

Cette photographie officielle montre un groupe d'ouvrières, en tablier et fichu, qui posent souriantes dans une usine de munitions, devant des boîtes de carton empilées. On l'a prise à des fins de propagande. Elle montre une main-d'œuvre féminine efficace, au service de l'effort de guerre, sans la fatigue ni le danger des ateliers.

La guerre ne bouleverse pourtant pas durablement la place des femmes. Elles n'obtiennent pas le droit de vote : en France, il faudra attendre l'ordonnance de 1944. À la fin de la guerre, beaucoup quittent les emplois pris aux hommes. Les lois de 1920 pénalisent l'avortement et la contraception pour relancer la natalité. Toutefois, les femmes ont prouvé leur capacité, ce qui nourrit les revendications féministes de l'entre-deux-guerres. Elles ont aussi connu le deuil : les « veuves de guerre » sont des centaines de milliers.

Une société tout entière mobilisée

Les enfants participent à la collecte de laine, de métaux ou de papier, et aux emprunts scolaires. L'empire se mobilise aussi. Des centaines de milliers de soldats des colonies (tirailleurs sénégalais, algériens, marocains, malgaches, indochinois) combattent en Europe. Des dizaines de milliers de travailleurs coloniaux et chinois remplacent les hommes dans les usines et les ports. L'effort demandé aux civils entraîne parfois des tensions : grèves de 1917 (midinettes parisiennes), manifestations contre la vie chère, premiers mouvements pacifistes (conférence de Zimmerwald en 1915).

3. Des civils victimes

Occupation, bombardements, réfugiés

La guerre fait des civils des cibles. Dès août 1914, les troupes allemandes en Belgique et dans le nord de la France exécutent des civils accusés de résistance. C'est le cas à Dinant et à Louvain, où elles incendient la bibliothèque universitaire. Dans les régions occupées, les habitants subissent les réquisitions, le travail forcé, les déportations et la faim. Des centaines de milliers de Belges et de Français du Nord fuient comme réfugiés. Des avions, des Zeppelins et, en 1918, un canon à longue portée bombardent Paris. En Allemagne, le blocus britannique provoque de graves pénuries et l'« hiver des rutabagas » de 1916-1917.

Document 3 – Le journal d'un Parisien : un deuil dans l'arrière (1915)

> Un grand fabricant du quartier de Belleville clamait à tous les échos, ces dernières années, que le commerce allemand nous envahissait, que cela ne pouvait pas durer davantage, qu'il fallait en finir, même au prix d'une guerre. Il avait quatre fils. Trois sont tués dès 1914. On obtient de mettre le quatrième à l'arrière-front. Un obus l'y atteint et le tue. Le père et la mère viennent de se suicider.

*arrière-front : zone proche des tranchées, où se trouvent les services de l'armée.

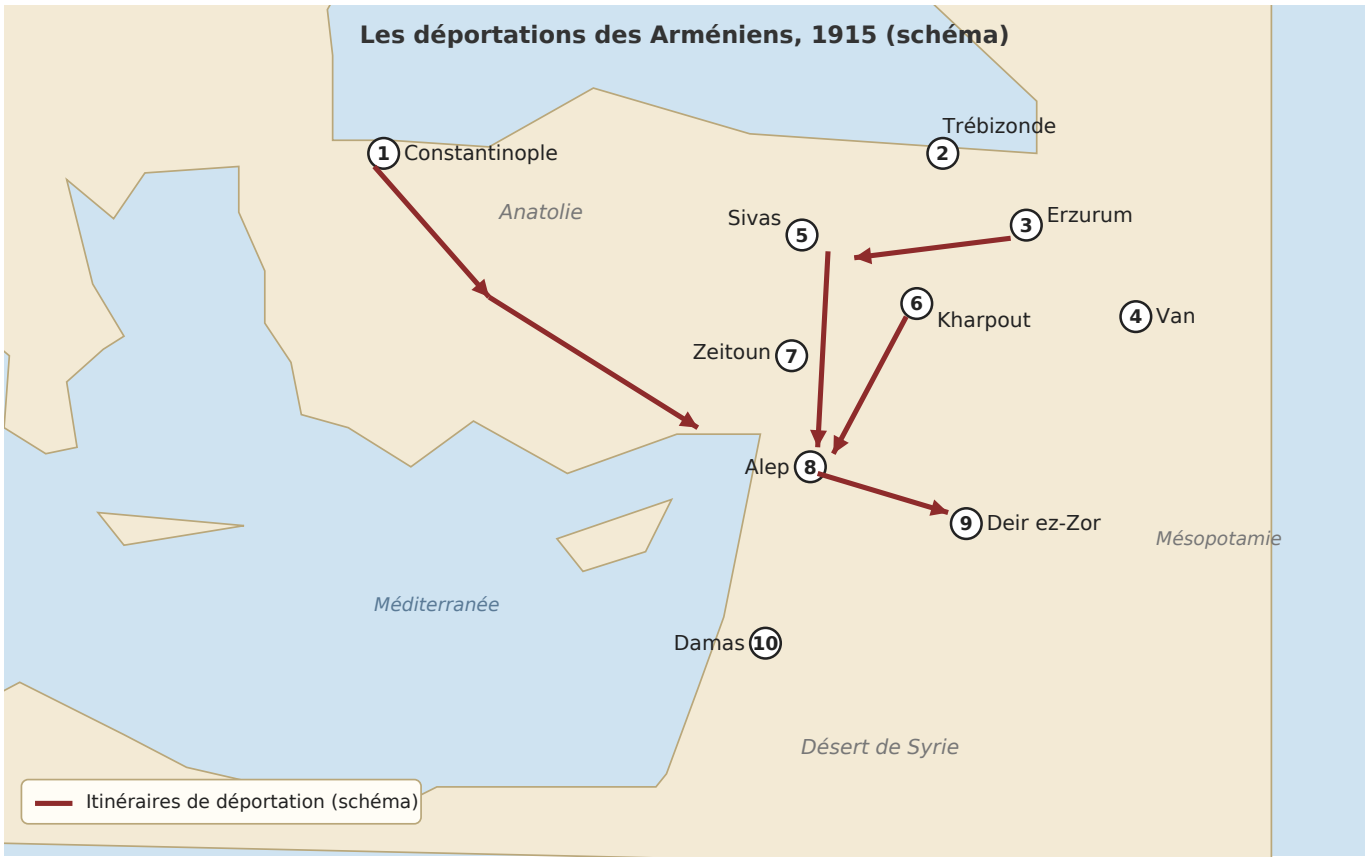
Michel Corday, Le Journal de la Huronne, tome I, « Les Hauts Fourneaux », entrée du 1er novembre 1915, Flammarion, 1922 (Wikisource).

Corday note, dans son journal, un fait divers de l'arrière : un fabricant qui appelait à la guerre perd ses quatre fils et se suicide avec sa femme. Le texte, rédigé avec une ironie amère, montre que le deuil touche tous les milieux. Il montre aussi que la guerre détruit des familles entières, au point de provoquer des gestes désespérés.

Le génocide des Arméniens

L'Empire ottoman, entré en guerre aux côtés des empires centraux en 1914, mène en 1915-1916 une politique d'extermination contre les Arméniens. Ceux-ci forment une minorité chrétienne installée surtout en Anatolie orientale. Le gouvernement jeune-turc (Comité Union et Progrès) veut un État turc homogène. Il accuse les Arméniens de trahison après la défaite de Sarıkamış contre les Russes. Le 24 avril 1915, la police arrête des centaines de notables arméniens à Constantinople.

Le 27 mai, une loi organise la déportation des Arméniens vers la Syrie. Des unités spéciales massacrent les hommes. Elles poussent les femmes, les enfants et les vieillards à pied, sous escorte, par des routes sans eau ni vivres, dans le désert de Syrie. Beaucoup meurent de faim, de maladie ou sous les coups, ou on les enlève. Le bilan, selon la plupart des historiens, dépasse le million de morts.



Les déportations des Arméniens de l'Empire ottoman en 1915 : des provinces d'Anatolie vers la Syrie et la Mésopotamie. Les itinéraires sont schématiques. 1 Constantinople ; 2 Trébizonde ; 3 Erzurum ; 4 Van ; 5 Sivas ; 6 Kharpout ; 7 Zeitoun ; 8 Alep ; 9 Deir ez-Zor ; 10 Damas.

- **août 1914** état de siège et censure en France ; massacres de civils en Belgique
- **24 avril 1915** arrestation des notables arméniens à Constantinople
- **24 mai 1915** déclaration des Alliés contre les crimes ottomans
- **27 mai 1915** loi de déportation des Arméniens
- **novembre 1915** premier emprunt de la Défense nationale
- **1916** Barbusse publie Le Feu ; prix Goncourt
- **mai-juin 1917** grèves et mutineries
- **1918** publication de Calligrammes ; mort d'Apollinaire (9 novembre)

Définition : génocide

Destruction systématique et organisée d'un groupe humain (national, ethnique, racial ou religieux) en tant que tel. Le juriste Raphael Lemkin a créé le mot en 1944, notamment à partir de l'exemple des Arméniens. Le droit international le définit depuis 1948.

Dénoncer et reconnaître le génocide

Dès le 24 mai 1915, la France, le Royaume-Uni et la Russie dénoncent publiquement ces « crimes contre l'humanité et la civilisation ». Ils préviennent aussi que les responsables seront punis. En France, le Parlement a reconnu le génocide des Arméniens par la loi du 29 janvier 2001. La Turquie, elle, refuse cette qualification.

Document 4 – Un article français de 1916 sur le sort des Arméniens

> La déportation des Arméniens, femmes, enfans et vieillards, n'était qu'un arrêt de mort hypocrite et déguisé. Le massacre sur place eût été moins inhumain et eût épargné d'épouvantables souffrances. Les scènes se passent partout à peu près de la même manière. D'abord, c'est le massacre des soldats arméniens sans armes par leurs camarades armés : par centaines, par milliers, ces malheureux sont conduits en quelque endroit désert, et fusillés.

*enfans : orthographe de l'époque pour « enfants ».

« La Suppression des Arméniens, méthode allemande, travail turc », article non signé dans la Revue des Deux Mondes, tome 31, 1916, p. 531-560 (Wikisource) ; texte écrit en France pendant la guerre.

Des Arméniens escortés par des gardes armés dans une rue de Harpout (Kharpout), 1915, photographie publiée par la Croix-Rouge américaine.

L'article paraît en France en 1916, alors que la guerre fait rage. Un auteur du camp des Alliés l'écrit et accuse aussi l'Allemagne, ce qui en fait un texte de propagande en partie. Les faits qu'il décrit (déportations en masse, massacres des hommes, souffrances des femmes et des enfants) trouvent confirmation dans d'autres sources. Ce sont des rapports de diplomates allemands et américains, des témoignages de missionnaires, des photographies comme celle d'Armin Wegner et des archives. La photographie montre des hommes encadrés par des gardes armés dans une rue de Harpout, au centre de l'Empire.

4. Dire la guerre : écrivains, artistes, témoins

Les soldats écrivent à leur famille et tiennent des carnets et des journaux. Des milliers de lettres parviennent chaque jour à l'arrière, et la censure les contrôle. Certains deviennent des écrivains et des artistes. **Henri Barbusse**, engagé volontaire à 41 ans, publie en 1916 *Le Feu*, journal d'une escouade, roman réaliste qui lui vaut le prix Goncourt. **Guillaume Apollinaire**, engagé en 1914 et blessé à la tête en mars 1916, écrit les poèmes de *Calligrammes*, publiés en 1918.

Il meurt de la grippe espagnole le 9 novembre 1918. **Maurice Genevoix**, blessé aux Éparges en 1915, raconte ses mois de combat dans *Ceux de 14*. Il entre au Panthéon en 2020. Roland Dorgelès publie *Les Croix de bois* en 1919. Ces œuvres donnent au public la mémoire des combattants et préparent les récits de l'après-guerre.

Document 5 – Barbusse, *Le Feu* (1916)

> Le séjour aux tranchées a été, cette fois-ci, terrible. La dix-huitième compagnie était en avant. Elle a été décimée : dix-huit tués et une cinquantaine de blessés, un homme sur trois de moins en quatre jours ; et cela sans attaque, rien que par le bombardement. On sait cela et, à mesure que le Bataillon mutilé approche, là-bas, quand nous nous croisons entre nous en piétinant la vase du champ et qu'on s'est reconnu en se penchant l'un vers l'autre : — Hein, la dix-huitième !

*Le Bataillon est une unité d'environ mille hommes ; la compagnie en compte environ deux cents.

Henri Barbusse, Le Feu, journal d'une escouade, chapitre III « La Descente », Flammarion, 1916 (Wikisource).

Barbusse décrit la relève d'une compagnie qui a subi des pertes sans livrer d'assaut. Le texte souligne la violence du bombardement, qui tue sans combat apparent. Il donne la parole aux soldats et fait état de leur peur et de leur camaraderie. Le livre est l'un des premiers à montrer la guerre sans héroïsme. Il choque certains patriotes, mais le public le lit massivement.

Document 6 – Apollinaire, « L'Adieu du cavalier »

> Ah Dieu ! que la guerre est jolie
>
> Avec ses chants ses longs loisirs
>
> Cette bague je l'ai polie
>
> Le vent se mêle à vos soupirs
>
> Adieu ! voici le boute-selle
>
> Il disparut dans un tournant
>
> Et mourut là-bas tandis qu'elle
>
> Riait au destin surprenant

*boute-selle : sonnerie de trompette qui commande aux cavaliers de seller leurs chevaux.

Guillaume Apollinaire, « L'Adieu du cavalier », Calligrammes. Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916), Mercure de France, 1918, p. 123 (Wikisource).

Ce petit poème, au vers de sept syllabes et au ton de chanson, mêle l'enthousiasme apparent (« que la guerre est jolie ») et la mort (« il disparut dans un tournant et mourut là-bas »). L'ironie, la légèreté du rythme et la tragédie finale montrent comment un poète parle de la guerre en 1915-1916.

À retenir

- La Première Guerre mondiale est une guerre totale : l'État mobilise l'économie, les finances, les esprits et les sociétés (emprunts, propagande, censure).
- Les femmes remplacent les hommes dans les champs et les usines, mais n'obtiennent pas le droit de vote.
- Les civils sont aussi des victimes : occupation, bombardements, réfugiés, blocus, et surtout génocide des Arméniens (1915-1916), plus d'un million de morts.
- Des soldats-écrivains (Barbusse, Apollinaire, Genevoix) témoignent d'une expérience de guerre qui dépasse la propagande.